

ANDRÉ-AUGUSTE SCHEURER

1836—1905.

7

ORAISON FUNÈBRE

prononcée aux Obsèques de

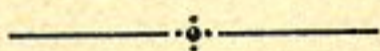
Monsieur André-Auguste SCHEURER

le Mardi 4 juillet 1905, à la Maison mortuaire

PAR

M. Edouard JAEGLÉ

Pasteur à Colmar.



AUGUSTE-ANDRÉ SCHEURER est né à Colmar, le 17 mai 1836, fils d'André Scheurer et de Salomé Geil. Après avoir suivi le collège de Colmar, il fit ses études commerciales à Marseille. En 1861, il entra dans l'affaire du Logelbach, à laquelle il a consacré 44 années de sa vie et qui prit une nouvelle extension grâce à son activité prodigieuse et éclairée.

L'année 1863 est marquée par un événement important: son mariage avec LOUISE BERDOT. Hélas, ce foyer si aimant et si heureux fut brisé de bonne heure. En 1870, notre frère eut la douleur de perdre son épouse qui lui laissait deux enfants en bas-âge. Depuis lors, il se voua tout entier à l'éducation de ses deux fillettes et fut secondé dans cette tâche par la famille de sa femme, qui lui a toujours témoigné une profonde affection.

L'une de ses filles épousa M. Charles Peugeot et ce mariage lui donna bientôt deux petits-fils, qui furent toute sa joie. L'aînée de ses filles resta auprès de son père et fut jusqu'à son dernier souffle sa tendre et dévouée compagne. Les deux pleurent aujourd'hui un père ardemment aimé.

Auguste Scheurer était l'aîné d'une grande famille de sept enfants. Hélas, ce cercle s'était bien vite rétréci. Après avoir vu disparaître sa sœur et trois de ses frères, il perdit son frère Paul; il reporta désormais toute l'affection qu'il avait eue pour son frère sur sa nièce, qui a trouvé en son oncle un précieux conseiller.

Il ne lui resta donc plus que son frère André, qui partagea avec lui la direction de l'affaire et avec lequel il entretint toujours des rapports intimes et affectueux.

Après la mort de ses beaux-parents et de son père, il entourra sa mère d'une touchante sollicitude et donna ainsi à ses neveux et nièces une belle leçon de piété filiale. En 1901, il ferma les yeux à sa mère. Hélas, il ne devait lui survivre que trois ans et demi.

Je n'ai pas besoin de vous parler de la grande affection qui unissait les habitants de cette maison. Le docteur Berdot, son beau-frère, nous a donné un rare exemple d'une amitié longue, fidèle et sincère!

Il y a 9 mois environ, les forces de notre

cher défunt commencèrent à diminuer! Malgré les soins dévoués des siens, il déclina rapidement. Et bientôt nous fûmes troublés par la douloureuse perspective que notre bien-aimé père et grand-père, frère et oncle ne serait plus des nôtres que très peu de temps. Vous savez combien notre malade a été patient et reconnaissant des tendres soins, dont l'entouraient sa fille et son beau-frère, et de l'affectueuse sympathie que lui témoignaient ses parents et amis. Nous rendons grâce à Dieu de lui avoir épargné de longues souffrances et une agonie douloureuse et de lui avoir accordé une fin douce et paisible. Il s'endormit le dimanche matin 2 juillet 1905, à 9 heures moins un quart.

Que Dieu console lui-même les cœurs affligés et brisés par cette douloureuse épreuve et qu'Il leur donne la force de dire avec une soumission filiale: Père, que Ta volonté soit faite, et pas la nôtre!

„Quiconque voudra être grand parmi vous, sera votre serviteur. Et quiconque d'entre vous voudra être le premier, sera l'esclave de tous; car le Fils et l'homme lui-même est venu non pour être servi, mais pour servir!“ Marc. 10, 43-45.

„Ne crains point, crois seulement.“
Marc. 5, 36.

Mes frères, vous avez assisté déjà à la fin d'une longue veillée, à ce spectacle mélancolique d'une lampe qui s'éteint; elle a perdu peu à peu de son éclat, puis elle a jeté par instants une lumière vive et éphémère; bientôt elle finit en une agonie, soit soudaine et bruyante, soit douce et insensible, et vous avez senti la tristesse qui toujours s'empare de l'âme en face des choses qui finissent. Et vous avez songé à d'autres agonies; car cette lampe qui s'éteint n'est-elle pas le symbole frappant de toute vie humaine, qui après avoir jeté un éclat plus ou moins prolongé, plus ou moins brillant, finit par s'éteindre dans les ténèbres du tombeau?

C'est ainsi qu'elle s'est éteinte la vie du cher défunt que nous pleurons aujourd'hui; elle s'est éteinte, non sans avoir jeté d'abord de brillants éclats. Et en présence de cette vie si riche, si féconde qui vient de disparaître, nous sentons une tristesse profonde nous envahir, nous nous associons à cette plainte du psalmiste: „Qu'est-ce que la vie? Une vapeur qui paraît pour un peu de temps, puis se dissipe — car toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme comme la fleur des champs!“ Dieu soit béni que nous puissions ajouter dans la communion de tous les croyants: Seigneur, Toi, Tu demeures éternellement, Tu demeures notre refuge d'âge en âge!

Voilà les premières pensées que nous inspire la mort quand elle pénètre dans nos maisons et nous ravit nos bien-aimés. Au sein de nos larmes, de nos angoisses nous entendons l'appel d'en haut : „Ne crains point, crois seulement!“ „Ne crains point, je suis là, ne sois point éperdu, car je suis ton Dieu!“ Et nous prions : „Père reste avec nous ! Nous ne Te demandons pas de répondre au pourquoi, qui nous obsède ; pourvu que nous Te sentions là, tout près, et nous pourrons continuer notre route avec confiance et avec un tranquille courage !“

Il ne m'appartient pas, mes frères, de faire l'éloge de celui que nous avons perdu. Nous ne sommes pas ici devant les hommes, mais devant Dieu, et nous savons que tous les hommes, et les meilleurs, n'ont d'espérance qu'en sa miséricorde qui dure éternellement. Il ne m'appartient pas non plus de relever les mérites de notre frère, la grande capacité commerciale qui lui a valu l'honneur d'occuper pendant de longues années le poste de président de la Chambre de commerce. Non, mais qu'en cette heure, où tous ceux qui ont aimé, admiré et vénéré Auguste Scheurer rassemblent leurs pensées autour de sa vie, où nous sentons tous le grand vide qui s'est fait dans notre cercle de famille et d'amis, il me soit permis de retracer quelques traits qui se détachent

de sa belle et chère image et nous la rendront à jamais inoubliable.

„Le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir“, a dit Jésus-Christ. Tel est l'idéal qu'il a réalisé dans sa vie et qu'il a placé devant la conscience humaine. Si je porte mes regards sur la vie de celui qui nous a quittés, j'y retrouve quelque chose de cet idéal chrétien, qui se résume dans cette simple parole : „Servir.“ Vous, ses enfants, vous savez mieux que je ne pourrais le dire, combien votre cher père était dévoué pour les siens. Vous savez qu'il ne reculait devant aucun sacrifice, quand il s'agissait de votre bonheur. Travailler pour vous, prendre part à tout ce qui vous touchait, entrer dans vos peines et dans vos joies, c'était toute son ambition. Et son dévouement s'étendait bien au-delà de sa famille restreinte. Son frère, ses neveux et nièces en ont largement bénéficié. L'oncle Auguste était pour nous un précieux conseiller, toujours prêt à rendre service. Et nous avions en lui une confiance illimitée, il avait en toutes choses un jugement si sûr et si juste. Et puis — j'élargis le cadre — si je pouvais énumérer tous ceux, auxquels il a tendu la main dans des circonstances difficiles, auxquels il a témoigné de l'intérêt, qu'il a assisté de ses conseils, je crois qu'ils seraient innombrables. C'est que notre frère n'était pas du nombre

de ces hommes qui s'enferment dans le cercle égoïste et restreint de leurs occupations journalières, il avait un idéal plus élevé. Il voulait être le serviteur de tous, il voulait servir dans la mesure de ses forces la cause du bien, de la justice, du progrès dans tous les domaines; il ne craignait pas, même lorsque son âge semblait devoir lui imposer certains ménagements, d'assumer des charges nouvelles et de contribuer ainsi à la réalisation d'une idée qu'il savait être utile à la société. Et tous ceux qui l'ont connu dans son intimité, dans son travail de tous les jours, dans ses rapports avec ses subordonnés, tous ils étaient touchés de son accueil toujours cordial et de sa bienveillante courtoisie, touchés aussi de son esprit de justice paré d'une grande bonté.

„Servir et non pas se faire servir, s'oublier soi-même pour les autres“, telle est selon le Christ la belle mission de l'homme, non-seulement à l'égard de sa propre famille, mais de la grande famille humaine! Cette mission, Auguste Scheurer l'avait comprise, et c'est là ce qui a rendu sa vie si féconde et si bien-faisante.

Mais j'estime pour ma part que jamais notre frère n'aurait pu accomplir, ce que Dieu lui a donné d'accomplir, s'il n'avait été un HOMME DU DEVOIR dans la pleine acception du mot.

Vous l'avez vu à la besogne, chers amis, pendant ces longues années. Travailler du matin jusqu'au soir, c'était sa vie. Il voulait servir d'exemple à ses ouvriers et certes, nous rendons grâce à Dieu, de lui avoir permis de rester à son poste presque jusqu'à sa fin. Je crois qu'une longue inactivité forcée eût été pour lui la plus terrible des épreuves. Il y a trois semaines encore, quand il n'était déjà plus que l'ombre de lui-même, il allait chaque matin à sa fabrique qui est restée sa grande préoccupation pendant les derniers jours de sa vie.

Oui, il a été fidèle jusqu'au scrupule dans l'accomplissement de son devoir, et.... combien haute était sa conception du devoir. Il n'entendait pas seulement par là le labeur quotidien et régulier dans son affaire, non, toute la sollicitude qu'il portait aux siens, le travail qu'il fournissait pour des causes d'un intérêt général, les efforts qu'il faisait pour soulager les infortunes qu'il rencontrait sur son chemin, étaient considérés par lui comme des devoirs qu'il remplissait le plus consciencieusement possible, avec un zèle et une bonne volonté infatigables. Or, cette conception du devoir si large, si élevée, n'a-t-elle pas toujours été le privilège des âmes désintéressées, des hommes aux vastes horizons ?

C'est pour cela aussi qu'Auguste Scheurer

n'a jamais brigué les honneurs et les gloires du monde. Il avait en horreur tout ce qui était pose, vanité et recherche de soi-même. Il était simple d'allure et c'est par cette simplicité qu'il gagnait les cœurs et inspirait la sympathie et le respect. En un mot, on sentait que l'on avait à faire à un homme d'une intelligence remarquable, d'une droiture éprouvée, d'une loyauté intangible, à un homme, qui avait acquis des jugements personnels, qui suivait sa voie d'un pas ferme et énergique, sans regarder ni à droite ni à gauche, sans se préoccuper des opinions d'autrui. Il fallait qu'une personnalité pareille jouât un rôle marquant tant dans sa famille que dans la vie publique. Aug. Scheurer l'a joué..... sans jamais l'avoir recherché.

Vous tous, qui l'avez connu et apprécié, vous surtout, ses amis de jeunesse, bien clairsemés hélas, vous saluez aujourd'hui cette noble figure et vous bénissez Dieu de l'avoir fait surgir parmi nous.

Et vous, ses enfants, qui avez vécu de sa vie et qu'il a tant aimés, j'aime à croire que malgré la douleur que vous éprouvez, malgré vos larmes, le sentiment qui prime dans vos âmes est celui de la reconnaissance. Vous rendez grâce à Dieu de vous avoir donné un tel père, et de vous avoir accordé le privilège d'être la joie, le soutien et le réconfort

de sa vie. Sans doute, ma chère Marguerite, vous ne pouvez encore concevoir l'existence sans votre bien-aimé disparu, qui était tout pour vous, dont les soins remplissaient tous vos instants, toutes vos pensées! Mais je sais, que cette parole de Jésus: „Ne crains point, crois seulement“, est pour vous une parole de vie et d'espérance. Vous ne craignez rien, n'est-ce pas, vous ne redoutez pas l'avenir, car vous avez confiance en Dieu, en son amour éternel. Croyez-le, Il ne vous abandonnera pas, il sera votre guide de tous les jours; et ne vous a-t-il pas laissé une belle tâche? Vous serez désormais pour votre oncle ce que vous avez été pour votre père, une douce compagne, vous égayerez sa vie si isolée maintenant après le départ de son compagnon de route. Et vous vous sentirez tous deux soutenus par l'affection que vous témoignera le cher foyer de Nancy! Vous parlerez souvent à vos neveux, qui sont trop jeunes encore pour saisir toute la perte qu'ils ont faite, vous leur parlerez souvent de leur grand-père, vous leur direz, combien il les aimait et vous demanderez à Dieu, que son souvenir soit pour eux une bénédiction et une émulation à suivre ses traces, à faire honneur à sa mémoire.

Et vous tous qui pleurez notre bien-aimé défunt, qui regrettez de ne plus voir parmi vous ce vénérable et toujours souriant visage,

laissez-moi vous rappeler la dernière fête de famille qui nous réunissait dans ce salon, le 24 décembre 1904, autour de l'arbre de Noël! Nous le voyons encore si gai, si affectueux, ayant une bonne parole pour chacun d'entre nous! Hélas, ce fut la dernière fois qu'il présida notre cercle de famille! Maintenant il n'est plus! Mais, Dieu soit béni, nous ne sommes pas de ceux qui n'ont pas d'espérance et pour lesquels la vie n'est qu'un soir sans lendemain! Nous levons les yeux et nous voyons notre frère dans la lumière, dans ce séjour de repos et de paix, où il a retrouvé ceux qu'il avait jadis rendus à Dieu! Et nous recommençons la vie avec courage; il y a comme un retour spirituel du cher disparu au milieu de nous; quoiqu'invisible, nous le sentons tout près de nous, sa chère image reste mêlée à notre vie et nous redit sans cesse, ce qui a été la devise et le but de sa vie: „Travaillez, travaillez tant qu'il fait jour, avant que la nuit vienne, dans laquelle personne ne peut plus travailler; aimez, jusqu'au jour, où il vous sera donné de contempler là-haut l'éternel amour!“

Au nom de Celui qui est „la Résurrection et la Vie“ et qui a mis dans nos cœurs cette radieuse espérance, nous disons à notre frère bien-aimé: Au revoir, au revoir dans l'éternelle patrie! Amen.

DISCOURS

prononcé sur la Tombe de

Monsieur André-Auguste SCHEURER

PAR

M. André KIENER.



MESSIEURS,

Ce n'est pas sans une vive émotion que devant cette tombe je prends la parole au nom de mes collègues de la Chambre de Commerce, pour rendre à notre cher et regretté Président un dernier témoignage de profonde sympathie et de notre deuil unanime.

M. Auguste Scheurer faisait partie de la Chambre de Commerce depuis 1872 et était le plus ancien membre de cette assemblée qui, constituée le 18 juin 1870 par décret impérial et installée le 9 août de la même année, ne put, à cause de la guerre, entrer en fonctions que l'année suivante, en avril 1871. A cette époque déjà, M. Auguste Scheurer fut nommé membre correspondant de cette assemblée. Il a donc

collaboré à tous les travaux de la Chambre de Commerce depuis sa fondation. Après une courte vice-présidence, il fut nommé Président, le 17 juillet 1896, au décès de son prédécesseur, M. Fleischhauer. Depuis cette époque, M. Scheurer n'a cessé de se dévouer aux intérêts du commerce et de l'industrie du pays. Son expérience considérable des affaires, son savoir étendu et varié, servi par une admirable mémoire, son jugement très fin, toutes les qualités remarquables dont il était doué, il les mit au service de cette cause à laquelle il consacra une grande partie de sa vie. Ceux qui ont eu l'honneur de collaborer à ses travaux savent combien inestimables furent les services qu'Auguste Scheurer rendit au pays en sa qualité de Président de la Chambre de Commerce. Pour ne citer ici que quelques-uns des grands travaux à l'accomplissement desquels, ouvrier infatigable et consciencieux de la prospérité et du développement de nos affaires, il s'employa largement, je rappellerai la part qu'il prit à l'élaboration des nouveaux traités de commerce, à l'étude des importantes questions de chemins de fer et canaux, qu'il appuyait à la Commission des Chemins de fer où il siégeait et au Oberrheinischer Kanalverein qu'il présidait. Je signalerai aussi à nos concitoyens son intervention si active en faveur du maintien définitif de la Cour d'appel à Colmar.

Toutes les causes d'intérêt public avaient en lui un défenseur d'avant-garde, avisé et énergique.

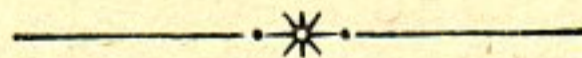
Ce dévouement inlassable, combien rare n'est-il pas chez les hommes qui, ayant dépassé l'âge mûr, auraient droit au repos! Le repos, notre ami regretté semblait ne pas y songer, tant le besoin de se dépenser pour le bien général était inné à sa nature. Et pourtant, l'industrie qu'il dirigeait et qu'avec le concours de son frère il avait su rendre florissante, était faite pour accaparer entièrement la puissance de travail de tout autre. Mais il n'aurait pas pu se résigner à restreindre son effort à un cercle immédiat. Travailler pour le bien-être général, c'était son repos à lui. C'est ainsi qu'il fut amené aussi à mettre ses capacités au service de sa ville natale. Durant deux périodes différentes, de 1869 à 1872 et de 1878 à 1891, il fit partie du Conseil municipal de Colmar qui, rendant honneur à son jugement et à sa ponctualité, lui confia à plusieurs reprises le poste de rapporteur des finances qu'il sut remplir avec distinction.

Mais si Auguste Scheurer n'avait été que le travailleur généreux et zélé que vous savez, Messieurs, cela n'expliquerait guère encore l'émoi douloureux qui s'est emparé de nous à la nouvelle de sa mort. Ce qui rend notre douleur si vive et si profonds nos regrets, c'est

ayant tout la conscience que nous avons de la disparition d'un homme orné de rares qualités d'esprit et de cœur. Son intelligence vive et alerte, l'étendue et la noblesse de ses idées générales, le charme de sa conversation agrémentée du trait fin qui porte, étaient appréciés et aimés de tous ses amis et de tous ceux qui l'approchaient. Et si les amis d'Auguste Scheurer sont si nombreux, c'est que cet homme d'élite avait un grand cœur, c'est qu'il était affable et bon, obligeant et serviable. Il n'avait pas la courtoisie banale et courante qui ne partant pas du cœur, ne va pas aux cœurs. Son abord était aussi simple que son commerce agréable et il savait mettre à l'aise par la cordialité de son être.

C'est pourquoi tant d'amis le chérissaient, tant de concitoyens l'honoraient, tant de compatriotes l'estimaient. C'est pourquoi aussi ses ouvriers fidèles et reconnaissants ont aujourd'hui le cœur en deuil. Travail, dévouement et bonté ! telle fut la devise d'Auguste Scheurer.

Ami, vous qui n'avez jamais voulu vous reposer, dormez à présent votre grand sommeil ! Adieu ! Quant à nous, nous nous souviendrons, et votre mémoire nous restera chère et sacrée.



IMP. F.-X. SAILE, COLMAR, A. JESS, Succ.

7